

INSTITUT GRAND-DUCAL

Section des sciences morales et politiques

Communication
de M. Alphonse Huss

Procureur Général d'Etat hon.

Louis MARCHAND
Ecrivain luxembourgeois polyvalent

1983



INSTITUT GRAND-DUCAL
Section des sciences morales et politiques

Communication
de M. Alphonse Huss

Procureur Général d'Etat hon.

Louis MARCHAND
Ecrivain luxembourgeois polyvalent

1983



Paroles introductives du président, M. Carlo Hemmer

Il est sans doute inutile de présenter notre conférencier d'aujourd'hui, Monsieur Alphonse Huss, car il est pour ainsi dire le père de notre section, dont il a été le président depuis sa fondation en 1966 jusqu'en 1974. Il en est devenu, à cette date, le président d'honneur et il en est resté l'un des membres les plus actifs, participant avec une régularité exemplaire à ses réunions de travail et enrichissant ses débats par des interventions très appréciées qui traduisent un profond savoir, une sagesse éclairée et une grande facilité d'élocution.

Mais il n'est pas inutile de retracer, très sommairement, les étapes d'une biographie mouvementée, de rappeler les stations d'une carrière particulièrement brillante, d'énumérer les principales des nombreuses fonctions qu'il a successivement assumées.

Ces détails biographiques concourent à composer une vaste mosaïque montrant une vie bien remplie d'activités multiples, d'efforts persévérants, de recherches patientes et, aussi, de succès et de satisfactions professionnels et humains.

M. Alphonse Huss est né à Luxembourg le 6 septembre 1902. Son père, Mathias Huss, était devenu imprimeur et éditeur après avoir été professeur à l'Ecole agricole d'Ettelbrück. Il était entré dans la vie politique du pays et, élu député, assumait, de 1914 à 1928, les fonctions de président du parti de la Droite. Sa mère, Rosalie-Henriette Betz, d'Ettelbrück, appartenait à une vieille famille hôtelière dont l'élégant immeuble, coquettement rénové, dresse toujours ses élégantes tourelles en face de la gare d'Ettelbrück.

Après avoir fréquenté, à Luxembourg, les écoles primaires de la rue Aldringen et de la rue de Strasbourg, le jeune Alphonse entra à l'Athénée dont il allait suivre toutes les classes y compris les Cours Supérieurs et où il eut comme condisciples Tony Neuman, Victor Bodson, Alfred Loesch et d'autres qui allaient jouer, comme lui, un rôle éminent dans la vie publique du pays. Il se fit immatriculer ensuite successivement aux universités de Berlin, de Paris, de Louvain et de Strasbourg, franchit

rapidement les différentes étapes des études universitaires, marquées par des examens successifs et prêta son serment d'avocat le 13 janvier 1926.

Cette jeunesse studieuse préfigurait une vie particulièrement riche en impressions et expériences et préluait à une carrière rapidement ascendante qui n'allait être interrompue que pendant les années d'occupation. La fréquentation successive d'universités appartenant à des pays différents témoignait déjà de l'orientation cosmopolite et des penchants polyglottes de M. Huss.

Notre confrère fut nommé substitut du Procureur d'Etat à Luxembourg en 1932 et juge au Tribunal d'Arrondissement à Luxembourg en 1937. Il fut destitué par l'envahisseur et occupa pendant les dernières années de la guerre un modeste emploi de comptable à l'usine AEG de Walferdange.

La guerre terminée, M. Huss reprend le fil de sa carrière. Il est nommé conseiller à la Cour en 1947, président du Tribunal d'Arrondissement de Luxembourg en 1959, vice-président de la Cour supérieure de justice en 1961, procureur général d'Etat en 1963. Parallèlement à ses activités judiciaires, il poursuit ses études et ses recherches dans les domaines du droit pénal et de la science pénitentiaire, du droit international privé, du droit public, de l'arbitrage, des brevets et de l'histoire des institutions. Il en communique les résultats à un public international intéressé sous la forme d'articles publiés dans des revues et publications collectives. En 1948 il est nommé membre, plus tard vice-président de la Commission Benelux pour l'étude et l'unification du droit, fonction qu'il exerce jusqu'à ce jour. Il est membre du Comité de Rapprochement Benelux. Dans ces fonctions, sa connaissance approfondie de la langue néerlandaise lui est précieuse.

De 1961 à 1972 il donne des cours à l'Université catholique de Louvain en qualité de maître de conférences. Il assume pendant des années la présidence de différentes organisations luxembourgeoises importantes, l'Association luxembourgeoise pour les Nations Unies, l'ALUPA, association pour l'utilisation pacifique de l'énergie atomique, les Amitiés néerlando-luxembourgeoises.

Sa retraite, en 1967, ne marque nullement une mise en veilleuse de ses activités, mais plutôt leur orientation renforcée vers ses centres d'intérêt privilégiés. Aujourd'hui, à l'âge de 80 ans, il manifeste une vitalité débordante et a conservé une jeunesse de coeur et d'esprit exceptionnelle. Au cours d'une vie aux activités intenses et variées il a pu thésauriser une somme de connaissances, d'expériences et d'impressions qu'il a maintenant le loisir de valoriser.

Voilà pour la présentation de notre distingué conférencier d'aujourd'hui, notre vénéré président d'honneur, M. Alphonse Huss. Quant au sujet de sa conférence «Louis Marchand, écrivain luxembourgeois polyvalent», mon ignorance me réduit à être beaucoup moins loquace. Le personnage dont M. Huss va nous tracer le portrait est, en effet, très peu connu. Sa biographie n'a fait l'objet d'aucune étude d'ensemble. Ce caractère inédit ajoute sans doute à l'intérêt de la communication que nous allons entendre. M. Huss a dû se livrer à de longues et patientes recherches dans des documents épars et fragmentaires. Je suis persuadé qu'il tracera de son personnage haut en couleur, qui a été botaniste, vétérinaire et poète bilingue, un portrait vivant sur la toile de fond d'une période mouvementée. Aussi ne voudrais-je pas retarder encore l'audition de cette communication qui promet d'être particulièrement intéressante.

Monsieur Huss, je vous prie de prendre la parole pour votre communication sur Louis Marchand.



Communication
de M. Alphonse Huss
Procureur Général d'Etat hon.

*Monsieur le Président,
Chers confrères,*

L'époque qui a vu évoluer le personnage aux reflets bigarrés et aux contours inattendus dont je voudrais vous entretenir aujourd'hui se situe dans la première moitié du 19^e siècle, temps du congrès de Vienne, du Royaume des Pays-Bas aux dimensions du Benelux actuel, de la Révolution belge et enfin des premiers balbutiements de notre vie politique nationale. Pour mieux encore caractériser cette période de notre devenir national et tracer le cadre où notre personnage sera placé, je voudrais vous servir un hors-d'œuvre. Ces années du début du précédent siècle, je voudrais, pour ce qui est de notre pays, les voir baptiser ère des « quatre Laurent », en commémoration de quatre personnalités typiques ayant curieusement porté le même nom patronymique, aussi répandu sans doute que celui de Louis Marchand, dans la vie de qui ils ne semblent pourtant guère être intervenus.

Il s'agit d'abord des deux hommes d'église: l'abbé Claude-Ignace Laurent, originaire de Chaumont, prêtre insermenté que Napoléon avait arbitrairement nommé évêque de Metz sans se concerter avec le Souverain Pontife, et qui fut, en cette qualité, chef de l'Eglise catholique dans le Département des Forêts de 1811 à 1815, homme remarquable et curieux à plus d'un point de vue.¹ Il y a ensuite l'évêque « in partibus » Jean-Théodore Laurent, vicaire apostolique (1808-1884), qui, selon ses propres paroles, est, un jour de l'année 1841, tombé « comme une bombe » dans la forteresse et qui y est resté, des années durant, en conflit avec le Gouvernement. Les biographies détaillées de ces deux fortes personnalités ont paru dans les publications de la Section historique de l'Institut grand-ducal, la première issue de la plume de feu l'abbé Martin Blum, bibliographe réputé et la seconde ayant été établie par l'historien Joseph Goedert.² A côté de ces pieux prélats apparaissent deux autres Laurent qui, eux, semblent plutôt tenir du comptoir d'en-face: François

¹ Publications de la Section historique de l'Institut g.-d., t. 59, p. 61.

² Biographie Nationale, t. VIII, 1957, 207-600, v. aussi: Arendt, *Porträt-Galerie*, 1904, (rééd. 1972), p. 129.

Laurent, né à Luxembourg en 1810 et professeur à l'Université de Gand, l'un des juristes les plus réputés de son temps, personnalité de dimension internationale et auteur non seulement d'un volumineux traité de droit civil parfois encore cité à l'heure actuelle, mais en même temps, auteur du premier traité de droit international privé en langue française et en 8 volumes, personnage, dont feu notre confrère Marcel Wurth a exploré la vie.³ Il reste à mentionner – last not least – Auguste Laurent, citoyen français né en 1807, réfugié au Luxembourg pour se guérir des effets dépressifs d'un dépit amoureux encouru à Montpellier. Ayant pris du travail au laboratoire de l'usine de céramique de Villeroy & Boch à Septfontaines-lez-Luxembourg, il épousa une Luxembourgeoise, fille du secrétaire général du Gouvernement Mathieu Lambert Schrobilgen, avant de rentrer après quelques années dans son pays d'origine où il fit une carrière scientifique exceptionnelle, étant l'auteur d'un système de notation atomique et d'une théorie des valences universellement reçus, après une âpre lutte contre le savant suédois Bergelius. Sa carrière est reflétée par sa biographie, élaborée par un érudit allemand, célèbre à son tour, le prof. Wilhelm Ostwald, prix Nobel, sans oublier le portrait élaboré par notre compatriote Robert Stumper qui l'appelle «le romantique de la chimie».⁴

A cette époque aussi apparaît sur la scène luxembourgeoise le curieux personnage dont je voudrais, en particulier, vous entretenir aujourd'hui: on peut affirmer que *Louis Marchand* a illustré son pays d'origine d'une façon qui a fait de lui une figure marquante et cela simultanément sous divers aspects de l'histoire des idées dans notre pays. Comme pour tant d'autres de ses compatriotes, une partie notable des activités de ce Luxembourgeois s'est déroulée à l'étranger. Encore qu'il ait rédigé, des années avant sa fin précoce, une auto-biographie, nous ne sommes informés du cours de sa vie que d'une manière fragmentaire. C'est J. H. G. Krombach qui a rédigé une courte biographie (Institut g.-d. 1870), (v. pourtant Fr. L. Lefort, Contribution à l'histoire botanique, Luxembourg. 1950, 62-66). Nous ne possédons de lui aucune pièce de correspondance, ni surtout son effigie: il a quitté ce monde au moment même où les premières daguerrotypies faisaient leur apparition. Quant aux exemplaires des écrits qu'il a publiés, ils sont devenus fort rares.

³ Bulletin du Cercle François Laurent, 1961, 52-62. v. aussi: Arendt op. cit. (éd. 1972), p. 87.

⁴ «D'Letzeburger Land», 1967, no 27, p. 6. – A Luxembourg, une rue du quartier de Belair porte le nom du beau-père Schrobilgen tandis que le nom d'Auguste Laurent («grand chimiste») a été donné à la place publique qui s'étend devant le Lycée des garçons à Limpertsberg. – v. aussi sur la personne de Schrobilgen: Arendt, Porträt-Galerie, p. 378 et la «Biographie Nationale» de Jules Mersch, t. I, 23-99.

Louis Marchand, dont le nom s'écrit avec un «d» final, est né à Luxembourg – non à Diekirch comme on l'a parfois écrit – le 14 janvier 1807, à 11 heures du soir⁵, comme fils de Jean-Nicolas Marchand, chef de bureau des contributions et de son épouse Antoinette Langers. Jean-Nicolas Marchand, son père, né lui-même à Luxembourg le 11 janvier 1783 était issu d'une famille originaire de Rédange en Lorraine.

Le propre père de celui-ci, dès lors le grand-père de Louis Marchand, prénommé Nicolas, époux d'Elisabeth Weyler, était décédé à Luxembourg le 18 février 1810.

C'est pourtant l'ascendance maternelle qui a joué un rôle important dans la vie du jeune Louis: son grand-père maternel, Louis Langers, avait, avec le grade de lieutenant en premier, fait partie du corps des volontaires luxembourgeois qui, aux côtés du général autrichien Bender, défendaient la ville lors du siège par les Français en 1794. Il a laissé du siège de la forteresse une relation intéressante sous forme de journal, publié beaucoup plus tard seulement, en 1897.⁶ Louis Langers semble être décédé étant notaire à Vianden. A une certaine époque, il avait été huissier de justice à Luxembourg.

Louis Marchand a, sa vie durant, manifesté pour la figure héroïque de son grand-père Louis Langers une vénération pieuse et enthousiaste qui perce dans son oeuvre littéraire.

Dans ces conditions, le prof. Edmond Jos. Klein versait évidemment dans l'erreur lorsqu'il affirmait que les Marchand père et fils étaient d'origine belge. Sans doute s'était-il laissé abuser par la consonance du nom, jointe à la circonstance que les Marchand père et fils ont collaboré d'une façon prolongée avec certains botanistes belges, dont le plus connu fut Barthélémy Dumortier, avocat, botaniste et homme politique, figure qui rappelle un peu Louis Marchand par la surprenante variété de ses capacités.⁷

⁵ La «Biographie Luxembourgeoise» sous la plume du Dr. Neyen, tout comme la «Biographie Nationale de Belgique» indiquent erronément le 14 février 1807 comme jour de sa naissance. Cette erreur n'est pas complètement irrelevante pour la petite histoire, car, fait assez exceptionnel, la même année 1807, pas plus tard que le 6 décembre, sa mère donna un frère à Louis Marchand, à savoir Jean-François Marchand. – Leur frère cadet, Marie Antoine Jean Pierre Nicolas Marchand, officier d'artillerie en garnison à Anvers, épousa le 17 août 1844 Marie-Thérèse Majerus, fille du notaire et de son épouse Louise Krewinckel (ou Krewinkell), nièce d'un banquier de Luxembourg.

⁶ «Tagebuch über die Belagerung der Festung Luxemburg». Ons Hémecht, 1897, 252. Ces événements font aussi l'objet d'un mémoire remis à l'Ecole Militaire de Bruxelles par Boris Spedener (1959).

⁷ Le Dictionnaire des Belges, Bruxelles, 1981, p. 187.

Je crois utile de relever que Louis – ou parfois «Ludwig» – Marchand, de Luxembourg ou de Diekirch – puisque c'est en cette dernière ville que son père était en poste comme agent du fisc – n'est pas identique avec deux homonymes, deux autres «Louis Marchand», tous deux Français et ayant joui en leur temps d'une certaine notoriété. De l'un d'eux, écrivain aussi, «poeta minor» du 19^e siècle, la gloire toute relative ne s'est guère perpétuée. Mais le second homonyme, musicien de son état et ayant vécu au 18^e siècle, mérite qu'on le tire de l'oubli puisque, d'après Larousse, il aurait été «l'un des plus grands virtuoses du clavecin et de l'orgue». A cause d'une relation sentimentale, jugée scandaleuse, avec une «demoiselle de qualité» il dut quitter la France et chercher refuge à Dresde, en Saxe, où, à la faveur d'une union personnelle, résidait l'électeur de Saxe et roi de Pologne. C'est là, à un concert de cour que Louis Marchand – il s'agit toujours de l'homonyme – eut un retentissant incident public avec Johann Sebastian Bach, dont il avait voulu s'ériger l'émule, incident qui devait encore l'obliger à la fuite, cette fois en direction de Paris où il est mort en 1732.⁸

Notre Louis Marchand semble d'ailleurs ne pas être parent de *Martin Marchand*, imprimeur-éditeur, originaire de Verdun et qui, au Luxembourg du 16^e siècle, a déployé ses activités professionnelles au service de Don Juan d'Autria, prince friand de gloire et auquel les lauriers de la victoire de Lépante ne semblaient guère avoir suffi. Martin Marchand imprima, vers 1580, dans notre capitale, un «Veritable récit des choses passées aux Pays-Bas depuis la venue du seigneur don Jehan d'Autrice» (sic), mais il quitta Luxembourg en 1586 pour se fixer à Pont-à-Mousson.⁹

Pour finir le chapitre – trop étendu – des confusions à éviter, il convient encore de relever qu'il n'existe aucun lien familial perceptible entre Louis Marchand et la famille des maîtres de forge Marchant (avec «t» final) devenus en 1749 les comtes de Marchant et d'Ansembourg.

Né donc en 1807 à Luxembourg, Louis Marchand, vint, jeune encore, habiter Diekirch. Comme, à l'époque, cette ville ne présentait guère l'occasion d'études classiques, Louis et son frère bénéficièrent d'abord de leçons particulières, dans les deux langues anciennes, qui leur furent dispensées par un ecclésiastique de la région. Ce n'est qu'en 1821 que le jeune Louis Marchand entre comme élève à l'Athénée de

⁸ Nouvelle Biographie générale, par Firmin Didot, t. 23, IV, Copenhague 1967. – Il est entendu qu'il n'existe aucun rapport entre notre personnage et un autre Louis Marchand, premier valet de chambre de Napoléon durant son exil à Sainte-Hélène.

⁹ Allgemeine Deutsche Biographie, t. XX, Leipzig 1884. – Il se peut qu'il ait parfois indiqué fictivement Luxembourg comme lieu d'édition pour échapper à la censure.

Luxembourg où il fit des études brillantes, grâce d'ailleurs à l'enseignement de maîtres de haute valeur (les professeurs Barreau, Stammer, Mazuir, le directeur Muller). Chaque année il y remporta plusieurs prix en conformité avec le système alors en vigueur.

En 1825, il s'inscrit à la faculté de médecine de l'Université de Paris qu'il quittera pourtant l'année suivante pour suivre dorénavant les cours de l'école vétérinaire d'Utrecht. Ainsi qu'on peut déduire d'indications contenues dans son oeuvre littéraire, ses convictions politiques n'étaient pas étrangères à cette réorientation donnée à ses études. On eût pu croire que les défenses édictées par la Confédération Germanique quant à la fréquentation d'universités non-allemandes – sujet dont notre confrère Ernest Arendt nous a autrefois entretenus – y auraient été pour quelque chose, mais il s'avère que les résolutions fédérales portant ces interdictions sont postérieures à l'époque dont s'agit.¹⁰

Aux Pays-Bas, Louis Marchand passa, en 1830, l'examen final avec une mention flatteuse, à la différence de deux compatriotes ayant pris part à la même compétition et qui furent définitivement recalés. Il s'était à l'école signalé aussi par son talent de dessinateur scientifique. Le diplôme ainsi obtenu lui conféra le grade de médecin-vétérinaire de première classe. La même année, celle qui vit les débuts de la révolution belge, conformément à ses ferventes convictions orangistes, il prit du service dans l'armée des Pays-Bas et fut attaché comme vétérinaire au quartier général du prince d'Orange, le futur roi grand-duc Guillaume II. En 1837 pourtant il changea de camp de façon spectaculaire: probablement sous l'impulsion de son frère, capitaine d'artillerie dans la jeune armée belge, et à un moment où les éléments orangistes manifestaient des signes apparents de fatigue, il s'engagea comme vétérinaire dans l'unité de l'armée belge où servait son frère et qui était le 3^e régiment d'artillerie en garnison à Liège. Revêtu du grade d'«artiste-vétérinaire de 1^{re} classe», il y est décédé le 7 mars 1843 à une heure de l'après-midi. Il avait 36 ans!

La «Biographie Nationale de Belgique»¹¹ et son autobiographie nous apprennent qu'il avait épousé, en 1830 déjà, une jeune Hollandaise. Son acte de décès précise qu'il était marié à Christine Suzanne Elisabeth Luley. En décédant, il a laissé deux enfants en bas âge. Nous ignorons si ceux-ci ont fait souche.

¹⁰ Ernest Arendt, *Origine et portée de l'article 23, alinéa 4 de la Constitution*. Publication de la Section, vol. II (1973), p. 151-165. V. aussi la communication de M. Christian Calmes, membre de la Section des sciences historiques «Le fondement historique de l'article 23, alinéa 4 de la Constitution», *ibidem*, p. 167-173.

¹¹ t. XIII (1894/95), p. 443.

Voilà pour ce qui est des indications purement biographiques. On pourra affirmer que, si Louis Marchand est mort relativement jeune, il n'en a pas moins fourni une longue carrière. Au cours de sa brève existence, il s'est distingué à la fois dans plusieurs domaines différents: d'abord dans les belles-lettres, quelles que soient d'ailleurs les critiques qu'ait pu encourir son oeuvre poétique en langue allemande, ses exercices métriques ayant servi d'ailleurs de moyen d'expression à ses opinions politiques; ensuite en botanique où il a fourni des travaux personnels extrêmement valables, rappelant par-là la personnalité d'un autre bien plus illustre écrivain de langue allemande, mais de souche française celui-là. J'ai nommé Adalbert v. Chamisso dont la contribution éminente à la botanique a été obnubilée par un oeuvre littéraire particulièrement brillant. Enfin c'est dans l'art vétérinaire que Marchand a entendu se distinguer mais où ses mérites, s'ils peuvent être réels, semblent peu patents, sans parler d'ailleurs de ses dessins techniquement remarquables quoique sans prétention artistique.¹²

Depuis toujours le père de Louis Marchand, fonctionnaire de son état, avait été un botaniste, fort informé des secrets de la «scientia amabilis» et, dans cette tâche, s'était fait assister efficacement par son fils Louis, celui-ci inspiré et encouragé par son professeur, l'abbé Mazuir, de sorte qu'il est aujourd'hui difficile de faire exactement le départ entre l'oeuvre du père et celui du fils. Après la disparition du père, Louis, en tout cas, a continué, en son propre nom, leurs recherches botaniques. Krombach, dans sa «Flore du Grand-Duché», parue en 1875, se réfère expressément aux travaux de Louis Marchand qui seul, du père et du fils, a publié des écrits en la matière.

Le Dr Neyen, dans son ouvrage biographique amplement connu¹³, mentionne les connaissances profondes que Louis Marchand aurait acquises en botanique sous la direction de l'abbé Mazuir et ajoute textuellement: «... dans l'étude de cette science – la botanique – une classe de végétaux, la cryptogamie de Linné faisait surtout l'objet de ses observations favorites». Il relève ensuite que, dans l'exécution d'un plan selon lequel – je cite – «un moment Tinant, Marchand et M. Crombach père, pharmacien à Diekirch avaient arrêté de publier la flore luxembour-

¹² Il convient de rappeler à cet égard qu'aux Pays-Bas en particulier la «phytographie» (reproduction morphologique de végétaux en forme de gravure sur bois effectuée sur base de dessins scientifiques précis) répondait à une vieille tradition, représentée surtout par Rembert Dodoens (Dodonaeus), dont le «Cruydt-boeck» illustré, imprimé en 1608 chez Plantin à Anvers, a exercé une influence sensible sur le développement de la science botanique elle-même, notamment par l'intermédiaire de Linné.

¹³ Biographie Luxembourgeoise, 1860, p. 438, 1^{re} colonne. – Sur la personne de Neyen lui-même v. Arendt, op. cit., p. 142 qui renvoie encore à Blum.

geoise, la description de cette classe intéressante – les cryptogames – avait été dévolue à Marchand. Le projet . . . n'ayant pas été mis à exécution, Tinant édita à lui seul, en 1836, les matériaux qui avaient été préparés par ses trois collaborateurs.¹⁴ Il faudrait supposer que, pour procéder ainsi, Tinant avait obtenu le consentement de ses collaborateurs, sinon on devrait laisser au Dr Neyen la responsabilité morale de cette assertion, en ce qu'elle pourrait impliquer l'allégation d'une incorrection commise par Tinant, laquelle pourtant n'a jamais été relevée par personne.

En réalité d'ailleurs, Tinant ne semble guère concéder avoir publié – comme le prétendra le Dr. Neyen – les «matériaux» qui avaient été préparés par ses collaborateurs. Il n'en reste pas moins que, sur 12 pages de l'ouvrage (492-504) dont il sera encore question, il publie des notes sur la classe des cryptogames, plantes parmi lesquelles il énumère la fougère «Hymenophyllum Tunbridgense», gloire de la flore luxembourgeoise, découverte par Dumortier en 1823 et à laquelle Edmond Jos. Klein et Léopold Reichling consacreront chacun – beaucoup plus tard – des monographies fort remarquées.¹⁵ Comme on sait, cette fougère d'origine tropicale, mais extrêmement rare dans des régions tempérées, se rencontre au «Mullerthal» et, à l'heure actuelle, les stations en sont tenues secrètes de peur de ne voir des collectionneurs-vandales les exterminer.

Il est intéressant de voir Tinant, dans sa «Flore Luxembourgeoise», ouvrage paru antérieurement à celui de Krombach, mentionner les noms de ses anciens collaborateurs en écrivant¹⁶ dans un «avertissement» (au lecteur): «Il est à regretter que le goût de la botanique ne soit plus répandu dans un pays aussi riche en végétaux que le nôtre, car, à l'exception de MM. Muller, Marchand et Krombach, qui ont, comme

¹⁴ Il avait été prévu que l'ouvrage serait illustré par P.J. Redouté, le célèbre dessinateur de plantes originaires de St-Hubert. Certaines planches représentant des champignons avaient déjà été terminées et furent retrouvées en 1963 au «Rijksherbarium» à Utrecht. Rapport L.R. (Léopold Reichling) in: Bulletin de la SNL, 1964, p. 131.

¹⁵ Edm. J. Klein: L'hymenophyllum et ses conditions de vie, Bruxelles, 1930. Le même, Hymenophyllum Tunbridgense, Luxembourg, 1926. – Léopold Reichling, Die luxemburgischen Standorte des Hautfarns «Hymenophyllum Tunbridgense», Arbeitsgemeinschaft sächsischer Botaniker, Dresden 1965, 241-257. – L'appellation de cette fougère a été empruntée au nom de la ville de Tunbridge, comté de Kent, en Angleterre, où il existe aussi certains des endroits clairsemés habités par cette plante. v. Edm. Jos. Klein, Die Flora der Heimat, Diekirch, 1897, p. 244.

¹⁶ Flore luxembourgeoise par F.A. Tinant, 1^{re} éd., Luxembourg, 1836, p. 6. – Il existe deux éditions de cet ouvrage, dont la seconde (1855) n'est apparemment qu'une nouvelle présentation de la première avec page de garde différente. – Sur la personne de Tinant François, v. Arendt, op. cit. p. 128 et Edm. Jos. Klein, Archives de la Section des sciences naturelles de l'Institut g.-d., année 1936, t. XIV, 1-27.

moi, parcouru nos sauvages montagnes (sic), je ne connais personne qui se soit adonné avec zèle à la recherche de nos végétaux». Ainsi, les botanistes indigènes étant seuls envisagés, les travaux des botanistes belges – et, parmi eux, ceux de Dumortier qui n'était pas le premier venu – étaient minimisés, sinon ignorés, encore que Dumortier ait néanmoins été cité dans le corps de l'ouvrage.

En 1875 Krombach a sorti à son tour, son grand ouvrage de fond, sa «Flore du Grand-Duché de Luxembourg»¹⁷, travail néanmoins limité aux plantes phanérogames, en abandonnant d'ailleurs le système de classification de Linné appliqué par Tinant. Dans son avant-propos, il parle du projet d'éditer une «Flore des Ardennes», projet pour la réalisation duquel auraient déjà oeuvré Tinant et Marchand, lesquels, explique-t-il, «explorèrent le pays sous le rapport botanique». Effectivement, Marchand avait, durant son séjour à Utrecht, fait paraître son «Conspectus»¹⁸ où il rendait compte du résultat de ses recherches – avant Tinant – et n'eût donc guère eu à se plaindre sérieusement des procédés de celui-ci. Les agissements de Tinant ne peuvent donc avoir suscité qu'un faux problème.

Parmi les travaux remarquables en matière de botanique publiés à cette époque par Marchand, il convient aussi de citer une étude rédigée en langue néerlandaise publiée aux «Bijdragen tot de natuurkundige wetenschappen» parus à Utrecht sous le titre: «Verhandeling over de standelkruyden van het Groot-Hertogdom Luxemburg», dissertation où il traite des orchidées trouvées dans le pays, précédant dans cette recherche le botaniste Meyer, dont l'ouvrage: «Beschreibung der im Großherzogtum Luxemburg vorkommenden Orchideen» n'a paru qu'en 1864 et avant d'autres chercheurs encore, dont notamment le regretté Robert Stumper. Une version française de cette monographie de Marchand placée sous le titre: «Les orchidées et les véroniques du Grand-Duché de Luxembourg» avait paru en 1829.

On sait que les botanistes aiment à dédier à l'un ou à l'autre de leurs collègues méritants le nom scientifique d'une plante nouvellement découverte ou restée mal déterminée. Louis Marchand, en tant que botaniste de valeur, qui aurait contribué à caractériser et à décrire les plantes indigènes, s'est-il vu décerner pareille dénomination, peut-être à l'intervention de son ami Dumortier, lequel aurait eu le bras long sous ce rapport?

¹⁷ Précède d'ailleurs, en 1873, d'un «Prodrome de la Flore du Grand-Duché» par J.P.J. Koltz.

¹⁸ «Conspectus florae cryptogamicae Magni Ducatus Luxemburgensis».

Effectivement, en 1829, Dumortier a proposé le nom de «Marchantiaceae» pour une famille de cryptogames – domaine préféré de Louis Marchand – appelée «Hépatiques», «Lebermoose», en allemand. Cette famille comprend le genre «Marchantia», dont l'inventeur, indiqué entre parenthèses, serait «Marchant Filius», ce qui, nonobstant la différence d'orthographe, pourrait fort bien apparaître comme une référence à Louis Marchand, dont le père avait donc été un botaniste chevronné à son tour.

Malheureusement, et malgré de fort sérieuses apparences, il n'en est rien. L'appellation du genre «Marchantia» remonte, en effet, à Linné et constituait d'ailleurs, du point de vue systématique, une bévue incontestable qu'on n'a cessé de reprocher à l'illustre botaniste suédois. Ce nom aurait été décerné en l'honneur d'un homonyme appelé Nicolas Marchant (avec t final), directeur des jardins du duc Gaston d'Orléans et qui était décédé à Blois en 1678 déjà.¹⁹

Notons pourtant, en passant, que l'honneur de voir conférer à une plante son nom patronymique est échu à un autre botaniste luxembourgeois du passé: il s'agit de Henri-Jean-Népomucène Crantz, anobli, né à Roodt, dans la vallée des Sept Châteaux le 25 novembre 1722 et décédé à Judenburg, en Styrie, le 18 janvier 1797 (ou 1799).²⁰ Son biographe François-Léon Lefort écrit assez restrictivement à ce sujet²¹: «La liste des genres redus à Crantz est longue. Seul est valable ,Crantzia Nuttal' (1818) de la famille des ombellifères qui comprend cinq espèces . . . et son synonyme ,Crantziola Muller' (1882)».

Quant à Louis Marchand, privé de semblable distinction en botanique descriptive, il a encore rédigé une étude où il verse dans la biologie: en 1830, il publia à Utrecht un écrit intitulé «De radicibus plantarum: considérations anatomico-physiologiques sur les plantes, principalement sur les racines et leurs vaisseaux».

Terminons notre récit sur les recherches botaniques de Louis Marchand par la constatation qu'il aura été l'un des grands précurseurs

¹⁹ Renseignements obligeamment fournis par le prof. Léopold Reichling. V. aussi son étude «Les Marchantales-Marchantiaceae à la ville de Luxembourg», Bulletin SNL 1962, no 67. – Les orchidées portant le nom de «Marchand», ainsi «orchis nervata Marchand» ont été désignés par Louis Marchand lui-même pour honorer la mémoire de son père. Un champignon porte le nom du peintre Redouté: «Agaricus Redoutei». (François Léon Lefort, Contribution à l'histoire botanique du Luxembourg, 1960).

²⁰ Sa maison à Roodt, toujours debout, fut plus tard habitée par l'ancien commissaire de district à Diekirch, feu François.

²¹ Biographie Nationale, 3^e fascicule 1951, p. 171. v. aussi: Dr Loutsch, Armorial du pays de Luxembourg, Luxembourg, 1974, p. 302.

des sciences naturelles dans notre pays, à côté des Tinant et des Krombach. Son talent scientifique et la qualité de ses travaux ne semblent d'ailleurs pas être passés inaperçus des contemporains: dans une oeuvre poétique parue en 1826, il se qualifie comme étant «der Linnéischen Gesellschaft von Paris und mehrerer anderer gelehrten Gesellschaften Mitglied», appartenance dont la réalité ne saurait guère être mise en doute. Ces sortes de sociétés savantes, à l'instar d'ailleurs de notre compagnie, se recrutaient par cooptation. Or, Marchand avait, à cette époque, 19 ans!

Nous sommes amenés à présent à passer en revue les travaux scientifiques de Louis Marchand dans le domaine de la médecine vétérinaire, dont il avait fini par faire sa profession, domaine qui présentait d'ailleurs, sur certains points, des relations étroites avec ses profondes connaissances en botanique.

En 1830 parut à Groningen, aux Pays-Bas, la version française d'une étude que Louis Marchand avait entreprise en collaboration avec A. Numan, qui ne fut autre que le directeur de son école à Utrecht, une étude qu'il avait sans doute lui-même traduite du néerlandais en français. Le titre en était: «Mémoire sur les propriétés nuisibles que les fourrages peuvent acquérir pour différents animaux domestiques par des productions cryptogamiques».²²

Un autre mémoire apparemment postérieur, mais dont l'année de parution nous est inconnue, traite du même objet. Il est intitulé – toujours selon le Dr Neyen: «Mémoire sur la pathologie des parties herbacées des végétaux et de l'influence des différentes maladies sur les fourrages, en donnant les principaux caractères microscopiques et de nouveaux détails».

Le Dr Neyen, dans un passage imprimé en italiques – ce qui est exceptionnel dans la «Biographie Luxembourgeoise»²³ – s'exprime dans ces termes à propos du mémoire paru en 1830: «Cet ouvrage est sans contredit celui qui fit le plus de gloire à son auteur, puisqu'il y rend compte d'une découverte importante qu'il a faite pour l'art vétérinaire en indiquant la véritable cause des maladies charbonneuses qui peuvent attaquer le bétail. La gloire de cette découverte, en effet, revient à lui seul – i.e. à Louis Marchand – puisqu'en France M. Plasse du Niort, qui a écrit sur le même sujet, mais après Marchand, n'a montré dans sa dissertation ni le talent, ni la profondeur de notre compatriote».

²² Edité chez K.J. Schierbeck, 115 pages, 5 planches . . .

²³ P. 438, 2^e col.

Ces éloges ainsi décernés par le Dr Neyen ont d'autant plus de valeur – pourrait-on penser – qu'ils émanent d'un expert en médecine. Il ne me semble pas pourtant, en réalité, que la découverte de Marchand, ait décelé et précisé la véritable cause des affections dites «charbonneuses» des animaux, expression d'ailleurs complexe. Le «charbon» (anthrax) ou «sang de rate» est la maladie que nous rencontrons déjà chez Moïse parmi les plaies d'Égypte et qui est connue sous le nom allemand de «Milzbrandfieber» (*Febris carbunculosa*, fièvre que les Russes appellent «sibirskaja jasha», fièvre de Sibérie). Il faut d'ailleurs noter ici qu'autrefois «sous le nom de charbon on désignait invariablement toutes les affections caractérisées par la nécrose locale et une coloration foncée des téguments», ainsi que le relève un historien de la médecine vétérinaire.²⁴ Curieusement cette maladie, répandue parmi les animaux domestiques du globe entier, est connue pour s'attaquer avec le plus de virulence à l'éléphant d'Asie. Hésitant sur la cause qui déclenchait le mal, on a longtemps distingué le charbon *bactérien* du charbon *bactérien*, mais les recherches de différents savants, surtout allemands et français (Pollender, Brand, Davaine, Delafond) ont établi l'origine bactérienne de la maladie alors que, dans l'image microscopique, des baguettes spécifiques furent isolées, étude poussée plus loin par Robert Koch et par Louis Pasteur. Aussi l'historien déjà mentionné déclare-t-il quant au charbon: «Il fallut attendre l'époque pastorienne pour mieux connaître l'épilogue de ces maladies». En dénonçant «des productions cryptogamiques» comme cause des affections charbonneuses du bétail, Marchand est visiblement resté à la surface des choses bien qu'on ne puisse exclure la possibilité que ses travaux aient pu apporter une pierre à l'édifice qui se construisait. Le Dr Neyen – qui écrivait vers 1864 – ne semble guère informé des recherches et découvertes alors récentes voire en cours d'élaboration. Les démonstrations décisives sur la solution du problème datent en effet de 1858 et 1863. Concluons-en qu'aucun tort grave n'a été infligé à notre compatriote que néanmoins nous pouvons admirer pour avoir, au milieu d'autres activités intenses, fait des recherches aussi délicates, apparemment dans la bonne direction, tout cela à l'âge de 24 ans!²⁵

²⁴ Marc Mammerickx, Histoire de la médecine vétérinaire belge, Académie Royale de Belgique, pp. 267, 290 et 528. Des renseignements utiles sur ces questions de médecine vétérinaire nous ont été fournis par le Dr Emile Schummer, directeur hon. des abattoirs de Luxembourg.

²⁵ Il reste à savoir si l'analyse sur laquelle se fonde le Dr. Neyen ne repose pas sur une confusion et si Marchand a réellement entendu faire porter ses recherches sur le «charbon du bétail» ou a voulu se borner aux altérations des fourrages, susceptibles de provoquer, à l'ingestion par le bétail, des troubles (différents du «charbon»).

Dans sa «Bibliographie Luxembourgeoise» Martin Blum attribue encore à Louis Marchand la paternité de certaines études sur des problèmes de zootechnie et de culture agricole parues dans une revue belge vers 1855. Comme vétérinaire, Marchand aurait pu s'intéresser à ces sujets. Toutefois le caractère posthume de la publication – 12 ans après la mort de Marchand – fait hésiter et penser qu'il a pu s'agir du travail d'un homonyme.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, la figure de Louis Marchand prend une envergure autrement significative lorsqu'il se présente comme auteur d'oeuvres poétiques. Là, avant tout, il s'est signalé par un talent précoce. Ensemble avec son ami Pergameni, il semble rester au 19^e siècle, le premier Luxembourgeois à publier, en langue allemande (hochdeutsch), des vers qu'on peut croire «bien tournés», comme s'exprime le Dr Neyen, et qui furent, bien plus tard, suivis de poésies en langue française. Aussi son oeuvre a-t-elle attiré l'attention de tous ceux qui se sont penchés sur le passé de la littérature indigène et notamment des écrivains Nik. Welter, Pierre Grégoire et Fernand Hoffmann.²⁶

Marchand, qui avait jusque-là fait paraître dans des journaux des compositions littéraires éparses, a débuté en 1827, devant le public, par une collection de poésies divisée en carnets successivement édités et qui furent imprimés chez Lamort à Luxembourg. Les titres de ces «Hefte» sont les suivants: le 1^{er} carnet paru sous le titre «Rudolph und Adelhaide, ein Rittergedicht» comporte un avant-propos daté de Diekirch, le 14 septembre 1826. Le 2^e carnet, paru en 1827, s'intitule «Harfentöne». Le 3^e, sorti l'année suivante est dédié à son vénéré maître, le prof. Stammer et porte le titre: «Ein Kranz des Dankes auf dem Altar der Liebe». La même année 1828 paraît le 4^e carnet: «Die Minneharfe», suivi en 1829 du 5^e: «Blüthen der Empfindung». La série se termine en 1830 par une 6^e livraison portant la suscription «Die Freundschaftsharfe».

Cette année 1830, celle de son mariage, marquera l'apogée des activités littéraires de Louis Marchand. Outre la 6^e livraison de ses «Poetische Versuche» et sans compter ses travaux importants relevant de l'art vétérinaire, il fait alors paraître, à Utrecht, un opuscule de vers allemands: «Neue Knospen». La même année d'ailleurs, toujours à

²⁶ Nik Welter, *Mundartliche und hochdeutsche Dichtung in Luxemburg*, Luxembourg, 1929, p. 68-71; P. Grégoire, *Pädagogen-Profile, Beiträge zur luxemburgischen Literatur- und Kulturgeschichte*, Luxembourg, 1966, p. 144-149; le même, *Luxemburgs Kulturentfaltung im neunzehnten Jahrhundert*, Luxembourg, 1981, p. 105-123; Fernand Hoffmann, *Standort Luxemburg*, Luxembourg 1977, p. 147, 155 et 209.

Utrecht, des amis anonymes publient, plus exactement republient, sous le titre «Anklänge der Zeit», un choix de poésies déjà parues dans des journaux comme le «Luxemburger Wochenblatt» de 1824 et deux quotidiens de Rotterdam. La publication de ce dernier recueil, qui se situe vers la fin de 1830, a été visiblement déclenchée par réaction à la Révolution belge.

Les accents les plus authentiques et les plus forts, Marchand les trouve en exprimant ses convictions politiques. Il est, à cette époque, un partisan enthousiaste de la maison d'Orange et n'a que mépris et haine pour les rebelles. Son patriotisme se nourrit de sentiments tirés de la récente lutte de libération du peuple allemand menée contre le joug napoléonien, lutte dont le souvenir est encore présent aux esprits. Aussi s'inspire-t-il – trop littéralement sans doute – de l'oeuvre de Theodor Körner, chanteur des guerres de libération dirigées contre la domination napoléonienne, auteur de «Leyer und Schwert» auteur notamment aussi d'une poésie célèbre intitulée «Durch». Ce titre a été emprunté par Marchand pour, dans un poème daté du 29 septembre 1830, régler leur compte aux insurgés belges. Voici quelques vers tirés du poème «Durch» de Marchand.

*„Unter der Kanonen Donnerwettern,
Unter dem Geklirr von tausend Schwerdtern,
Geht es stolz zum blut'gen Kriegertanz;
Niederland erkämpft seine Rechte,
Vor dem gierigen Blick erkaufter Knechte
Weht Orangengluth in mächt'gem Glanz.
Horch! der wilden Rosse wiehernd Stampfen,
Sieh! der Pulverwolken drohend Dampfen!
Durch! ertönt es schrecklich dräuend, ‚Durch‘!*

La strophe finale déclame:

*Durch! drum . . . daß in blut'gen Feuerflammen
Stürz' der Affenbau in Asch' zusammen
Und den Haufen decke finstre Nacht;
Durch! . . . die letzte Stunde hat geschlagen,
Durch! . . . dann tönt es noch in künftgen Tagen
Herrlich ward das Tagewerk vollbracht!“*

Dans d'autres passages, les réminiscences rappelant des vers connus de poètes célèbres deviennent plutôt gênantes. Ainsi lorsque Marchand s'écrit sous le titre «Freiwilligers Minnesang»:

*„Drum auf, Kameraden, ins Feld, ins Feld!
Ein Weichling, wer länger zaudert!
Der Knab' auf dem Stockpferd dünkt sich ein Held;
Drum wird uns zu eng die unendliche Welt,
Drum gehandelt, nicht länger geplaudert;
Es zeigt sich allein durch Taten der Mann;
Drum kämpf, wer den Flamberg noch schwingen kann!“*

et plus loin:

*„Drum auf, Kameraden, ein Mann, ein Wort,
Ihr flammet ja von Kampfbegierde!
Hinweg aus der dunkeln Kammer fort,
Schnell, stürmisch und stark, wie der schneidende Nord,
Und des Vaterlands heilige Zierde;
Hinaus drum, hinaus, mit Eisen und Blei
Zu schlagen den Takt zu der Melodei!“*

L'appel à l'engagement et au combat se retrouve plus ou moins littéralement chez Körner mais surtout les termes employés évoquent par trop clairement Schiller (dans «Wallenstein») et sa très populaire chanson: «Wohlauf Kameraden aufs Pferd, aufs Pferd!» A décharge du poète nous devons néanmoins constater qu'à l'époque qui voyait paraître les vers de Marchand, les notions de droit d'auteur et de plagiat étaient loin d'avoir la concision et la rigueur qu'ils ont acquises depuis lors. Songeons p. ex. au «Rénert» de Michel Rodange qui s'inspire des légendes du renard, nées antérieurement et qui suit, de façon assez proche, le «Reineke Fuchs» de Goethe. On ne le lui a jamais reproché! Il s'agit d'une imitation, il est vrai, mais de ce qu'on appelle «Nachdichtung» (ou «Umdichtung») et non pas d'une copie frauduleuse.²⁷

Marchand est particulièrement obsédé par le souvenir du corps des chasseurs volontaires de 1794 dont son grand-père maternel avait fait partie. Voici une des strophes où il chante le souvenir de ces braves:

*„Nicht um ehrenvoll zu glänzen
Aufgebläht von stolzem Ruhm,
Nicht mit Lorbeer sich zu kränzen
Einst in Famas Heiligtum,
Sprachen sie dem Feinde Hohn;
Nein, ein Luxemburger Sohn
Kämpfte nie um schnöden Lohn!“*

²⁷ Quant au «Renert» comparé au «Reineke Fuchs», v. Welter, op. cit. p. 252

Il se déclare fier d'être un enfant de la ville de Luxembourg, la forteresse redoutablement campée sur son rocher. Parlant de celui-ci (du rocher) il déclame:

*„Sein graues Haupt trägt eine feste Burg,
Von tausend Glutgeschossen rings beschützt,
Von tausend Festungswällen rings umschantzt,
Von tausend Katakomben rings umhöht.“*

Cette exaltation est d'ailleurs manifestée pour rappeler que cette ville a scrupuleusement gardé sa foi à son prince.

Visant toujours la ville, il déclare:

*«Und mancher Fürst hat selbe schon beglückt,
Auch hielten ihre Mannen alle stets
Des väterlichen Eides heil'ge Pflicht,
Und gaben freudig Gut und Leben hin.“*

Les années suivantes, la muse de Marchand se complait dans le silence. Après avoir transféré sa résidence à Liège, il y publie, dans la «Revue belge» des poésies en langue française dont il sera encore question. Il n'en renie pas pour autant son passé littéraire: en 1843, l'année de sa mort, paraissent à Arlon, chez J. Laurent, deux forts volumes de poésies allemandes, intitulés «Knospen und Blüten» qui contiennent néanmoins un certain nombre de poèmes parus les années précédentes. D'une façon générale, la lecture des oeuvres de Marchand est rendue malaisée par les difficultés qu'on éprouve à déterminer l'époque de la rédaction ou de la première publication, les recueils parus entre 1826 et 1843 reproduisant souvent des poésies composées à une époque antérieure et publiées alors dans la presse quotidienne ou bihebdomadaire.

Ainsi qu'il a déjà été relevé, le poème de chevalerie «Rudolph und Adelhaid», contenu au 1^{er} carnet des «Poetische Versuche» paru en 1826, avait été rédigé dès 1823 lorsque son auteur comptait 16 printemps. Le recueil est d'ailleurs intitulé: «Jugendversuche einer vaterländischen Muse». Aussi l'avant-propos débute-t-il par cette phrase: «Ich überreiche hier meinen Freunden die Jugendversuche einer vaterländischen Muse; schüchtern blicken sie in die Welt und flehen um Beistand und Aufmunterung . . .» Nous sommes encore en pleine période romantique. La naïveté des sentiments et de leur expression n'est donc pas à attribuer uniquement à la jeunesse de l'auteur. L'intrigue est celle-ci: Adelhaid aime le comte Rudolph, lequel, n'étant pas agréé par la famille, enlève la belle mais se fait surprendre et tuer par le père courroucé sous les yeux

épouvantés de la bien-aimée. La scène finale est décrite par notre jeune auteur en ces termes où le tragique vient côtoyer de trop près le trivial:

*„Ihrer süßen Leidenschaft so ganz ergeben,
Sieht das holde Paar den Tod nicht um sich schweben,
Hört es nicht das dumpfe Mordgetön,
Bis der Graf, vom Vaterstahl getroffen, sinket,
Und vor Adelhaidens Blick das Eisen blinket . . .
Ängstlich schwache Todtenlüfte weh'n!“*

Dans la suite l'auteur semble bien s'être rendu compte des imperfections qui caractérisent cette oeuvre précoce.

Malgré des faiblesses qui sautent aux yeux, la facture des vers fait déjà apparaître un incontestable talent et permet l'espérance. L'auteur sollicite encore l'indulgence: «Ist es doch erst die Frühlingsblüthe, Einst reift zur Frucht durch Nachsicht sie und Güte».

Malheureusement le poète est loin de tirer les conséquences dictées par son auto-critique. Toutefois, les vers composés dans les années suivantes, surtout ceux de 1830 – vers inspirés plutôt d'idées politiques – sont davantage exempts de mièvrerie et, s'ils évoquent la mort, c'est pour proclamer l'idée virile du «dulce et decorum est pro patria mori!»

Quelques questions restent à élucider et à débattre:

La première concerne le jugement qu'il sied de se former sur l'oeuvre lyrique de Marchand en langue allemande, du point de vue de leur valeur littéraire. Le Dr Neyen qui cède facilement à un penchant favorable à la renommée des personnalités qu'il décrit dans sa «Biographie Luxembourgeoise», écrivant moins de vingt ans après la mort de Marchand, relève qu'«à d'heureuses dispositions il joignait beaucoup d'imagination pour la poésie», qu'étant tout jeune encore il composa des vers «bien tournés». D'après le Dr Neyen ces compositions se distinguent en général «par le feu de leur coloris» . . . et de citer à cet égard le fascicule «Knospen und Blüthen».

Cette appréciation laudative n'est pas entièrement celle des critiques de métier.

Nicolas Welter²⁸ situe la figure du jeune Louis Marchand dans son cadre naturel, celui des disciples de Heinrich Stammer, professeur d'allemand à l'Athénée de Luxembourg, philologue réputé qui avait réussi à éveiller un enthousiasme ardent dans l'âme de ses élèves. Il le cite ensemble avec un ami intime de Marchand, à savoir Franz Pergameni

²⁸ op. cit. p. 68

dont il reproduit quelques distiques qui semblent assez réussis. Pergameni pourtant s'est bientôt fixé à Bruxelles – où il a fait souche – pour n'écrire plus qu'en français, notamment en qualité de rédacteur au journal «L'Indépendance Belge».

Welter relève en faveur de Marchand: «das geschmeidige Formtalent». Il ajoute d'ailleurs que ce talent «sich leider zur künftigen Gestaltung nicht hinaufklären konnte». Soulignons cependant que Welter déclare, peut-être avec quelque exagération, que Louis Marchand fut le premier et, pour de longues années, le seul des disciples de Stammer qui ait livré au public un recueil de poèmes. «Er darf also, trotz seines französischen Namens, als der erste luxemburgische Dichter in neuhochdeutscher Zunge bezeichnet werden!»

Le jugement qu'un autre critique luxembourgeois, Fernand Hoffmann²⁹, a porté il y a quelques années est bien plus corrosif que l'appréciation indulgente et relativement favorable de Nicolas Welter. Se référant au titre donné au dernier recueil de poésies, paru à Arlon en 1843³⁰, à savoir «Knospen und Blüthen» – bourgeons et fleurs – Hoffmann juge ainsi: «Knospen waren es höchstens. Harte Knospen an einem noch saftarmen Stamm. Von literarischen Blüten zu sprechen, verbieten Dezenz und Sprachgebrauch. Das Beste davon dürfte als gefällige Gelegenheitsdichterei für einen anspruchslosen Freundeskreis gelten.»

Cette critique dure et sommaire s'est sans doute orientée d'après quelques poésies particulièrement mal réussies.

Contrairement aux autres critiques que je viens de nommer, Pierre Grégoire ne se borne pas à une appréciation globale mais fournit une analyse détaillée, fort approfondie, tenant compte de tous les éléments et de toutes les phases de l'oeuvre de Louis Marchand. Lui aussi, la plupart du temps, se montre assez sévère à l'égard de l'auteur auquel il reproche notamment de ne pas s'être détaché davantage de ses modèles de la première période, de la poésie «Rudolph und Adelhaid» surtout, dont les imperfections graves n'ont pas toutes, de son propre aveu, échappé à l'auteur, lequel n'aurait pas compris que le sujet dépassait ses facultés. Toutefois Grégoire se garde de refuser tous les mérites à Marchand qu'il tend à excuser pour s'être laissé entraîner trop souvent, par son talent même, à des exagérations de style confinant à la caricature. Il décerne même des éloges à certaines parties de l'oeuvre du poète auquel il reconnaît «eine sichere Meisterung der Verskunst» qui alors l'habilité à

²⁹ F. Hoffmann, Standort Luxemburg, p. 155.

³⁰ Non en 1848, comme l'indique Hoffmann.

compatir dans une bonne forme à quelque cruel destin ou à fustiger l'injustice. Il relève aussi la tendance de l'auteur à des visions et réflexions empreintes de mélancolie, sentiment qui, en effet, ne l'abandonnera pas jusque dans sa phase finale lorsqu'il en vient à composer des vers en français.

Ceci dit et sans oublier son rôle de précurseur, on peut relever, à juste titre, dans les vers de Marchand, des défauts certains et incontestables qui, la plupart du temps, reflètent son immaturité: la naïveté de l'expression qui provoque souvent le sourire, le caractère banal ou discutable de certaines de ses réflexions, l'ingénuité avec laquelle il se fait l'imitateur servile de poètes réputés.

Un autre aspect reste à élucider. Quelles étaient les convictions philosophiques et politiques qu'aux différentes époques Louis Marchand s'attachait à défendre par ses écrits?

En rentrant de Paris, où il a abandonné ses études de médecine humaine, il en veut au roi Charles X pour avoir, par son attitude réactionnaire, provoqué les troubles qui à ce moment éclatent en France et ailleurs en Europe. Il en attribue la responsabilité aux représentants de la religion qu'il accuse d'avoir influencé le roi et qu'il vise par les mots « . . . das schwarze Chor heuchlerisch in Kutten eingemummet ».

Dans son recueil «Neue Knospen» paru en 1830, il devient plus précis . . . et plus méchant:

„Was dünkt euch solch ein Walten,
Ihr Witzlinge mit Kürbishirn?
Entnervte, bleiche Zwerggestalten,
Was runzelt ihr die gelbe Stirn?
Was rückt ihr eure Kutte
Loyalas Kinder, morschen Blicks?
Auf der Altäre hohem Schutte
Flammt stolz die Fackel des Geschicks“.

Ces vers ont aussi été placés en exergue au recueil «Anklänge der Zeit».

Tout en saluant la destruction des autels, Marchand aura tenté de se dédouaner en concentrant ses attaques sur la compagnie de Jésus qui, après sa dissolution par le Pape, avait été rétablie peu de temps auparavant, en 1814. Pareille attaque pouvait ne pas déplaire même à maint catholique. Il faut d'ailleurs se souvenir des bons rapports que le poète entretenait notamment avec l'abbé Mazuir, lequel avait guidé ses pas dans ses recherches de botanique et avec le directeur de l'Athénée, le

chan. Nicolas-Michel Muller (1793-1876), personnage haut en couleur mais humaniste parfait, connu comme auteur de remarquables chronogrammes et qui survit dans les textes liturgiques de la messe de l'Octave de la Consolatrice («Ave, spes nostra . . .»), fort appréciés des fidèles et des amis de la langue latine.³¹

Il importe maintenant de dégager de plus amples précisions quant aux idées politiques qui ont déterminé et coloré l'oeuvre poétique de Marchand. Il ne suffira pas, à cet égard, de le caractériser comme orangiste convaincu, qualification qui d'ailleurs ne pouvait prendre sa signification profonde que face à la défection opérée par la sécession belge et à partir de cette époque.

Exaltant l'antique gloire de la maison d'Orange, il attribue à la personne du monarque une qualité plus significative que sa qualité de roi des Pays-Bas et de grand-duc de Luxembourg: il voit en lui surtout un prince affilié à la Confédération Germanique, représentant un pays essentiellement allemand. Toutefois, Marchand n'aspire pas à la réalisation d'une unité allemande au moyen d'une concentration de plus en plus serrée autour de l'Autriche ou de la Prusse. Sa passion orangiste implique au contraire le maintien de l'autonomie du Luxembourg à l'égard de ses confédérés et voisins de l'Est.³² Par ailleurs son oeuvre littéraire ne permet pas d'observer l'évolution qui a dû se poursuivre dans son for intérieur puisqu'aussi bien il a fini par changer de camp et par adorer implicitement ce qu'il avait voué aux gémonies, dans des termes violents, à peine quelques années plus tôt.

On doit en conclure que si manifestement les conceptions politiques de base exprimées par Marchand, de façon plus ou moins formelle, dans son oeuvre poétique en langue allemande ne correspondent guère à ce qui forme aujourd'hui le fond commun des idées et traditions des habitants de notre pays, sa manière de voir et de sentir se trouve à la hauteur d'une phase intéressante de l'évolution du sentiment national luxembourgeois, de la prise de conscience de notre peuple qui s'est poursuivie durant tout le 19^e siècle où elle a été activée par d'autres poètes dont surtout Rodange et Lentz.

Les avatars de l'activité littéraire de Louis Marchand en langue allemande indiquaient une espérance: celle d'une oeuvre plus parfaite

³¹ v. Arendt, op. cit., p. 115.

³² Il existe chez Marchand une certaine équivoque quant à la signification du terme de «patrie» (Vaterland) qu'il aime à employer. V. le poème: «Gruß an mein Vaterland» (Anklänge der Zeit, p. 32-34) où il semble citer le Luxembourg en particulier. — Grégoire, Pädagogen-Profil, p. 146-149; le même, Kulturentfaltung, p. 121-123.

parce qu'accomplie sous le signe d'une plus grande maturité. C'est ce qui, dans un certain sens, s'est assez prodigieusement réalisé à une époque postérieure, dans ses poèmes en langue française. Ayant revêtu l'uniforme belge, même si ce fut celui d'une unité non-combattante, il était naturel que, en garnison à Liège, notre poète, en continuant à ciseler des vers, l'ait fait alors dans la langue de son entourage. Il a déjà été dit que ces poèmes, dont deux sont accessibles dans leur texte à l'heure actuelle, grâce à Pierre Grégoire, ont été publiés à la «Revue belge» paraissant à l'époque dans la cité ardente et étaient signés des initiales L.M. Si l'authenticité de leur origine peut, dans ces conditions, être contestée, il n'en reste pas moins que ces vers nous semblent rappeler sensiblement, par leur tempérament, les poèmes composés précédemment en langue allemande dont ils ont surmonté, dans une forte mesure, la romantique naïveté du fond et l'inégalité de la forme, impression qui, il est vrai, n'est pas entièrement partagée par Grégoire, que le doute, quant à l'identité de l'auteur, continue d'obséder. En tout cas si ces vers sont incontestablement de qualité supérieure, ils n'atteignent guère à la fraîcheur spontanée et à la sensibilité originale exhalée par ceux qui furent empreints de moins de maturité.

Ecoutez donc, si vous le voulez, cet extrait de l'une de ses poésies en langue française, intitulée «Mélancolie», effectivement imbue de sombres pensées et précédant de peu la mort de l'auteur :

*«Poésie immortelle, essence des rayons
Qu'on voit des Dieux orner les larges fronts,
A grands flots tu répands la céleste lumière.
Baume qui sait guérir les coeurs,
Ange qui calme les douleurs;
Tu caches sous des fleurs la croix du cimetière!»
«Oui tout est passager et l'on voit ici bas,
Près du laurier le cyprès du trépas –
Et mon front se ridait dans un morose silence;
Lorsqu'une voix descend du ciel –
Veux-tu percer, chétif mortel,
Les secrets du Seigneur et sa toute puissance?
Abaisse-toi! – Cueillant des fleurs sur ton chemin
Cours dans les bois et sous un vieux sapin
Enterre les chagrins qui surchargent ton âme!
Que la lyre résonne au soir
Pour l'amitié, l'amour, l'espoir,
Honorant l'homme juste et flétrissant l'infâme!*

*La voix se tut – je vais chanter dans les forêts,
 Aux bords des eaux, dans les riches guérets;
 Dérobant mes soupirs aux sarcasmes du monde,
 Mes pas deviennent chancelants;
 Je m'arrête près des courants,
 Et vois mes traits pâlis dans le miroir de l'onde.
 Mon souffle va s'éteindre! . . . Au coucher du soleil,
 Quand, affaibli, je succombe au sommeil,
 Un informe chaos obscurcit ma paupière –
 Et quand vient le printemps – je meurs
 En saluant ses jeunes fleurs
 Son sourire d'amour, sa naissante lumière!³³*

Les funèbres pressentiments que Marchand exprime dans ces vers se réalisent de façon précise; effectivement, au printemps de l'année suivante, le 7 mars 1843, donc assez exactement il y a 140 ans à partir d'aujourd'hui, il meurt à l'âge de 36 ans!

Mes chers confrères,

La remarquable variété voire la complexité des multiples talents et activités de Louis Marchand accuse-t-elle cette géniale polyvalence universaliste de l'esprit que nous admirons chez certains des grands du monde des belles-lettres, des arts et des sciences? Nous penserons à Aristote, à Goethe, à Leonardo da Vinci, peut-être à Pascal et à tant d'autres . . . et nous hésiterons.³⁴

Il nous a semblé que, pour sortir avec honneur de semblable confrontation, les mérites de celui qui y prétendrait devraient répondre à des conditions rigoureuses: Il faudra d'abord qu'il se soit manifesté honorablement dans des domaines bien définis, dans des disciplines bien distinctes l'une de l'autre, et cela dans une mesure dépassant nettement l'habitude et la normale: ainsi un professeur de langues ne retiendrait guère particulièrement notre attention s'il se bornait à laisser à la postérité des oeuvres touchant à la linguistique ou à la pédagogie, bien moins que p. ex. le mathématicien qui fournirait des interprétations musicales, voire des argumentations philosophiques à l'instar de Leibniz. D'ailleurs, l'autonomie des disciplines scientifiques constitue un problème à part dont la réponse pourra varier suivant les stades d'évolution.

De plus, nous ne consentirons à qualifier des prestations de phénoménales que si elles se manifestent avec une perfection plus ou

³³ Texte chez Grégoire, *Kulturentfaltung*, p. 121-123.

³⁴ Il ne nous appartient pas d'entrer dans une discussion du problème épistémologique que ces considérations évoquent.

moins exceptionnelle et accusent un approfondissement particulier des qualités de la discipline, digne d'être considéré comme un enrichissement notable des aptitudes et connaissances, comme un réel progrès dans le monde de l'esprit et qui dénote donc une vertu créative. Le simple «hobby», même exercé avec une certaine prestance, ne saurait à cet égard, être pris en considération.

Qu'en est-il sous ces rapports de Louis Marchand? Ses performances essentielles, nous l'avons vu, se répartissent sur plusieurs domaines: la poésie, liée à la politique, la botanique et la médecine vétérinaire. Entre ces deux dernières disciplines les liens se présentent comme assez étroits dans les conditions dans lesquelles elles ont été traitées par Marchand: la (prétendue) découverte de plantes cryptogames comme cause d'une affection maligne s'attaquant aux animaux domestiques. Il n'y a pas vraie polyvalence à cet égard. Mais nous constatons que les mérites de notre héros, dans le domaine de la botanique, sont réels, d'une originalité incontestable et peut-être même supérieurs en importance, dans leur domaine propre, à ses oeuvres littéraires.

Pour ce qui est précisément de la botanique, branche à laquelle Louis Marchand, avec son père, a voué des efforts considérables et qui furent couronnés de succès, cette science présente des rapports très particuliers avec les recherches effectuées par des profanes. Pareille situation n'a pas échappé à un botaniste de grand renom, d'origine luxembourgeoise, le prof. Julien Vesque, dont Madame Capus-Robert a écrit la biographie³⁵ et qui s'exprime comme suit dans la préface (p. VII) de son «Traité de Botanique».³⁶ Je cite: «La division du travail est devenue une nécessité pour la Botanique descriptive comme pour toute autre science, et avec elle a disparu le dilettantisme, si haï des vrais savants et pourtant si utile. Souvent l'amateur est donc le vrai savant: c'est lui qui établit le lien entre le savant et le grand public, c'est lui qui sait vulgariser...» Cette réflexion de notre compatriote nous fait comprendre que, chez Marchand, l'éventuel défaut de spécialisation ne saurait être invoqué pour minimiser le résultat de ses efforts.

Concluons donc que le cas de Louis Marchand, homme certainement remarquable et hors du commun, constitue non seulement un phénomène curieux, fruit de la vie intellectuelle qui, dans notre pays, se déroulait au 19^e siècle dans des conditions assez spécifiques mais qu'il mérite d'être magnifié en raison de l'extrême variété de ses activités

³⁵ Dissertation de stage non publiée. – Sur la personne de Vesque v. Arendt, op. cit. éd. 1972, p. 434.

³⁶ Julien Vesque: Traité de Botanique agricole et industrielle, 976 p., Paris 1885.

intellectuelles, exprimées de surcroît, dans plusieurs langues différentes : l'allemand, le français, le néerlandais et le latin, dont nous avons tenté de vous procurer une vue à vol d'oiseau.

Nous avons en effet pensé que seule une vision d'ensemble de cette vie multiforme et ardente pourrait rendre compte de la véritable originalité de ce Luxembourgeois quelque peu oublié!







OFFSET SAINT-PAUL